

Vaclav Smil

Le “chasseur de conneries”

Le chercheur canadien commence à être traduit en France. Mais un mystère demeure : comment fait-il pour être à la fois adulé par Bill Gates et par les décroissants ?

Par Rémi Noyon

On nous avait prévenu : « Vous verrez, c'est un grincheux. » Sa réputation de ronchon précède le Canadien Vaclav Smil. En France, ce nom reste peu connu, mais c'est une star partout ailleurs, à tel point que les librairies lui consacrent souvent une section d'étagère (il a publié une cinquantaine de livres). En première approximation, on dira que c'est le Jancovici du monde anglophone. On le surnomme « *slayer of bullshit* », ce qui se traduit – difficilement – par « chasseur de conneries ». Livre après livre, il étale statistiques et ordres de grandeur pour rappeler les soubassements matériels de notre monde et dégonfler ce qu'il juge être de faux espoirs, comme le tout-hydrogène ou la fusion nucléaire.

Quand nous cherchons à le contacter, à l'occasion de la traduction en français de son dernier livre, on nous répond qu'il vaut mieux lui envoyer une liste de questions et que les réponses risquent d'être lapidaires. Les attachés de presse sont pessimistes : quelques heures après la manœuvre, nous recevons un simple « *attached* » avec une pièce jointe où Smil répond dans son style inimitable à chacune de nos

interrogations, parfois, c'est vrai, avec une phrase dont le meilleur résumé serait un « pfft ! » retentissant.

Il y a pourtant un mystère Smil que l'on aimerait percer. Son nom revient comme référence sous la plume et dans la bouche de personnalités que tout oppose. Son dernier livre, « 2050. Pourquoi un monde sans carbone est presque impossible », est accompagné de « blurbs » – ces recommandations de pairs sur les couvertures – émanant de Jean-Marc Jancovici, qui dit « *être parvenu à des conclusions très voisines* », de l'historien Jean-Baptiste Fressoz, qui estime que Smil est « *l'un des meilleurs guides qui existent pour comprendre le fonctionnement technico-matériel* », de Bill Gates, qui en parle comme de son « *auteur préféré* », et de David Keith, l'un des signataires du manifeste écomoderniste, véritable ode à la croissance verte. D'un côté les décroissants, de l'autre les techno-optimistes. Ajoutons que le nouveau secrétaire américain à l'Énergie, le pro-gaz Chris Wright, en loue aussi les analyses. Mieux qu'une synthèse du Parti socialiste !

VIE FRUGALE, SANS AGITATION

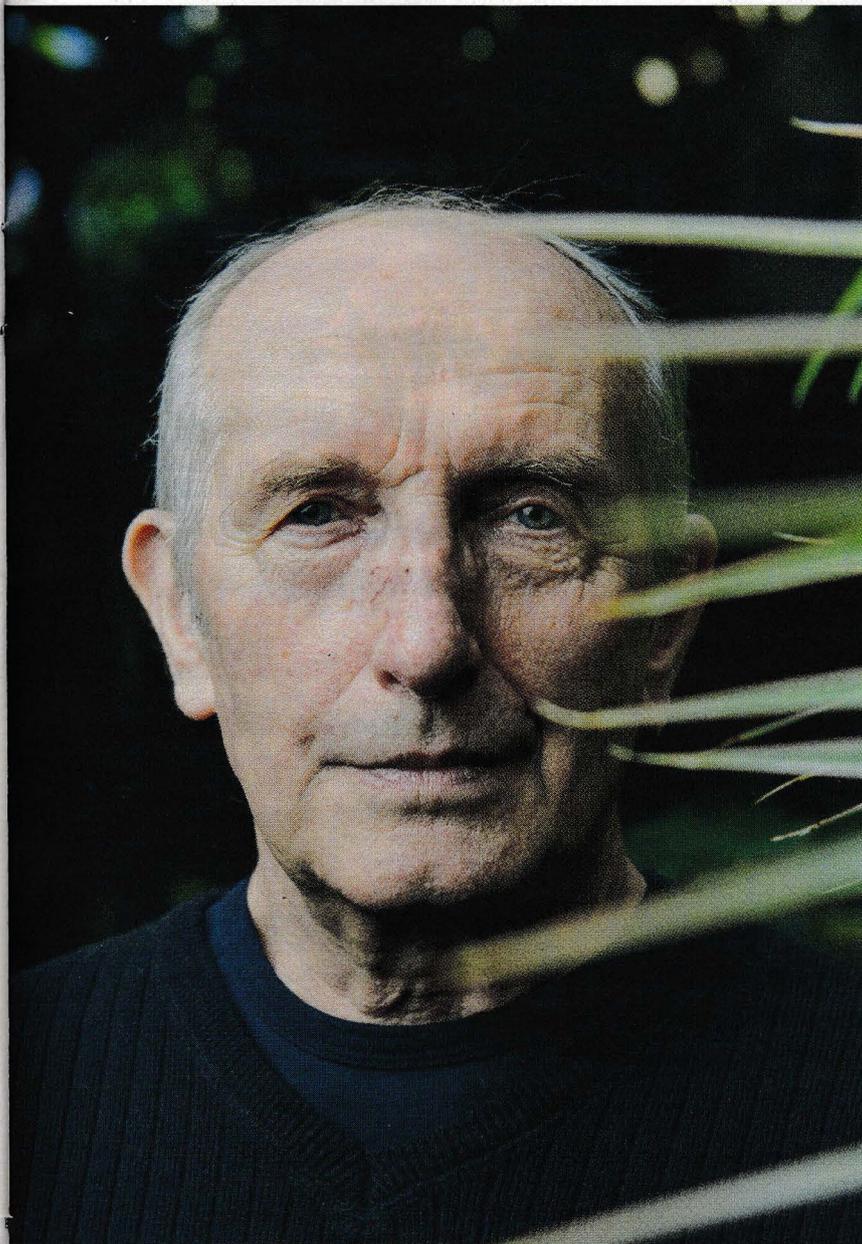
Comment Smil opère-t-il ce miracle ? L'intéressé esquive la question : il ne « *sai[t] pas qui est Chris Wright* », « *préférerai[t] ne jamais avoir de blurbs pour [s]es livres* » et regrette que « *les intellectuels français adorent, tout comme [s]es anciens maîtres communistes [il est né en Tchécoslovaquie sous l'ère soviétique, NDLR], cataloguer les gens* » : « *Je n'ai jamais appartenu à un parti politique, je n'ai jamais signé de pétition, je n'ai jamais vénéré un quelconque “-isme”.* » Tentons alors notre propre hypothèse.

En 2015, avec l'accord de Paris, les États se mettaient d'accord pour atteindre la « neutralité carbone » en 2050. L'idée est de réduire nos émissions suffisamment pour que les forêts, les océans, mais aussi des puits « techniques » – des aspirateurs à CO₂ – suffisent à juguler l'immense accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère. Ce mantra s'est répandu comme une traînée de poudre, à tel point que des juristes l'ont comparé à l'interdiction des mines antipersonnel, rare autre grand principe à avoir été adopté à toute vitesse. Sauf que pour Smil, cet objectif est un conte pour nous endormir : aujourd'hui, dix ans après l'accord, malgré tous nos discours sur la transition énergétique, « *les énergies fossiles représentent toujours 80 % de l'approvisionnement en énergie primaire* », la même proportion que dans les années 1990. Étant donné l'inertie des systèmes matériels et énergétiques, nous ne réussirons jamais à sortir des fossiles dans les trois décennies qui nous restent.

Bien sûr, le solaire et l'éolien explosent – mais « *d'énormes parties de l'économie mondiale ne peuvent pas*

● **2050. Pourquoi un monde sans carbone est presque impossible,** par Vaclav Smil, éditions Arpa, 90 p., 14,90 euros, en librairie le 6 mars.

● **A lire aussi : Comment marche vraiment le monde,** éditions Cassini, 368 p., 18 euros, paru en 2024.



être facilement, ou même pas du tout, électrifiées ». Bien sûr, il y a l'IA, la fusion, l'hydrogène, les aspirateurs à CO₂ – mais les ordres de grandeur ne sont pas les bons et, entre effet rebond et coûts cachés, ces technologies ne seront jamais la panacée. Plutôt que de regarder en face la froide réalité, nous continuons à rêver en technicolor : « *Notre éducation scientifique de base est pitoyable, le public, très mal renseigné et les politiciens, prêts à croire n'importe quoi.* » L'image qui revient le plus chez Smil est celle des « quatre piliers » de notre civilisation dont nous ne pouvons guère nous passer : le plastique (issu de la pétrochimie), l'ammoniac (pour les engrais), le ciment et l'acier. Autant de ressources difficiles à décarboner.

↑ Vaclav Smil, dans le parc Assiniboine de Winnipeg, au Canada, le 12 mars 2018.



Retrouvez cet entretien en intégralité sur NouvelObs.com

“Notre éducation scientifique de base est pitoyable, le public, très mal renseigné et les politiciens, prêts à croire n'importe quoi.”

Voici le cœur du message. Là-dessus, plusieurs lectures peuvent se greffer. Côté décroissant, on apprécie le coup porté à l'« *idéologie de la transition* », à l'idée qu'il suffirait de quelques innovations, d'une pincée de subventions ici, d'un zeste de régulations là, pour que nos sociétés tirent enfin leur élan du Soleil et du vent. Et il est vrai que Smil mentionne deux voies de sortie (auxquelles il n'a pas l'air lui-même de croire très fort) : décroître le plus paisiblement possible ou bien investir de 15 % à 20 % du PIB mondial pendant trente ans pour aider le monde à faire sa mue (en comparaison, le projet Manhattan n'a représenté que 0,3 % du PIB de ces années-là). Lui-même est connu pour vivre une vie frugale, sans téléphone portable, sans agitation. Pourtant, il dit ne « *jamais avoir utilisé le terme de décroissance de [s]a vie* » et lui préférer le terme « *durabilité* », ce qui est plus flou.

ASPECT “INGÉNIEUR” ET DÉPASSIONNÉ

Côté croissance verte, on aime l'aspect « ingénieur » et dépassionné de Smil, qui fuit toute récupération politique. L'un des risques est que les pétrogaziers – comme Chris Wright – utilisent ses analyses pour moquer les investissements dans les renouvelables et justifier l'exploration continue du sous-sol... L'autre danger est que les géo-ingénieurs – comme David Keith – en tirent l'idée qu'il nous faudra déverser du soufre dans la stratosphère afin de refroidir artificiellement le climat, le temps que la transition se fasse.

Smil lui-même se refuse à prédire l'avenir : « *Beaucoup de choses peuvent échapper à nos prévisions, y compris une nouvelle pandémie dépassant celle de 1918 ou une nouvelle guerre nucléaire. Comparez notre actuelle situation avec l'an 2000 : la Chine venait d'adhérer à l'OMC, Poutine venait de succéder à Eltsine, il restait encore plus d'un an avant le 11-Septembre, l'Amérique était un importateur massif de pétrole, etc. !* » A l'âge de 81 ans, il dit ne pas voir de bonnes nouvelles se profiler à l'horizon. Ah si, une peut-être : « *Je suis impatient de voir les feuilles vertes et les premières fleurs dans mon jardin. C'est encore une longue attente, là où j'habite les feuilles n'apparaissent complètement qu'à la mi-mai.* » ●